Le bureau-chambre de Jacques Copeau
Une hétérotopie patrimoniale (I)

Vincent Chambarlhac

Intervention à la JE « Copeau un théâtre de papier », 13 octobre 2015, LIR3S UBFC 7366/ Maison Copeau

Les livres prolifèrent dans la maison Copeau à Pernand-Vergelesses. Ils colonisent les chambres, le couloir du premier étage qui mène à la pièce qui fut le bureau du metteur en scène. Une bibliothèque privée est un objet étrange du patrimoine écrit. Dans ce cas précis, on rêve d'une adéquation des livres à l'art de la mise en scène de Jacques Copeau, on souhaite une transparence de ses lectures à ses propositions. Et l'on bute sur le réel, la matérialité des choses et le temps qui passe. La bibliothèque de Jacques Copeau est un patrimoine hétérotopique, un espace autre où s'héberge une part de l'imaginaire du metteur en scène. L'inventaire en cours de ce patrimoine écrit, qui fait collection pour cette maison des Illustres, autorise une première incursion dans l'atelier du metteur en scène. Si Jacques Copeau participe de l'avènement de celui-ci dans l'histoire du théâtre, ce statut n'a jamais été interrogé -semble-t-il- hors de la direction d'acteur et du rapport à l'art dramatique[1]. Évoquer, pour se saisir de cette bibliothèque un atelier implique l'accent mis sur la matérialité du processus d'écriture : les gestes au travail tout autant donc que le lieu et l'environnement, le temps de l'écriture et son apport aux livres, lecture et appropriation. Cette proposition déborde ainsi le schème structurant de la filiation théâtrale, particulièrement prégnant dans les études théâtrales autour de la figure copellienne[2], qui évide le travail d'écriture, de réflexion, l'appui du livre, dans la maturation des propositions scéniques et théoriques de Jacques Copeau.

Je m'arrêterai aujourd'hui au bureau de Jacques Copeau, sa place dans l'activité du metteur en scène. Jacques Copeau s'installe en aout 1925 à Pernand-Vergelesses. Ni son *Journal*, ni le *Journal de bord des Copiaus* n'évoquent l'emménagement. Son bureau est aussi sa chambre. La pièce, comme la maison, sont demeurés ainsi depuis 1949, année de sa disparition, quoique la maison

[1] Consolini Marco, Châtel Jonathan, Folco Alice et al., « Le metteur en scène comme auteur du théâtre. Zola, Gourmont, Claudel, Pirandello, Ibsen, Duras, Beckett, Handke, Gabily… », Études théâtrales, 2007/1-2 (N° 38-39), p. 31-41. DOI : 10.3917/etth.038.0031. URL : https://www.cairn.info/revue-etudes-theatrales-2007-1-page-31.htm

[2] Guy Freixe, *La Filiation. Copeau, Lecoq, Mnouchkine. Une lignée théâtrale du jeu de l'acteur*, Montpellier, L'Entretemps, 2014.

continue à vivre au rythme du théâtre, de la famille Copeau, des projets ensuite de l'association. Cette vie dans les murs et les meubles de Jacques Copeau appelle deux remarques préalables. La première tient au biais du temps qui passe dans une maison qui ne fut jamais un mausolée depuis 1949. L'essentiel est demeuré tel quel, mais les occupations successives laissèrent sans doute leur marque. Si le tableau d'ensemble est *mutatis mutandis* celui des lieux où vécut et écrit Jacques Copeau tels que photographies et témoignages le renseignent, les effets de zoom, l'analyse chirurgicale sur un livre, doivent s'énoncer, pour la question du lieu, sous le signe de l'hypothèse. La seconde remarque tient à ce biais, les hypothèses liant la localisation au type d'ouvrages reposent sur une lecture quantitative. En l'état, l'inventaire n'est pas suffisamment avancé pour risquer des hypothèses sur la constitution de ce patrimoine. Ce sont le lieu, les espaces et les gestes d'une bibliothèque privée qui me retiennent ici, tant ceux-ci sont bien souvent oubliés ou négligés dans le processus de patrimonialisation. En conclusion, nous quitterons alors la chambre bureau pour esquisser l'économie domestique du livre chez Copeau.

Un lieu

La chambre de Jacques Copeau est bordée de livres sur trois murs, au point que sont lit s'encastre dans la bibliothèque. Couché, Copeau a littéralement la tête dans les livres. Le bureau, encadré par deux fenêtres, est une simple table. Un poêle à bois fait en quelque sorte trait d'union entre la partie repos de la pièce et la table bureau. Trois murs sur quatre comportent des rayonnages, surchargés de livres. Des objets, des photographies, des reproductions, rythment les rayonnages et les parts nues des murs. Le quatrième mur est percé de deux fenêtres, sans bibliothèque. La configuration même du lieu vaut que l'on s'attarde.

Dans son *Journal*, lorsqu'il évoque ce lieu, Jacques Copeau n'emploie jamais le terme de bibliothèque, lui préférant toujours une mise en situation dans un rapport au livre et la lecture[3]. Les logiques de cet espace mêle l'intime au dehors social du metteur en scène, rapport que médiatisent les objets comme les livres. L'intime s'articule autour du lit : une série de photographies de famille et / ou de proches encadrent, sur les colonnes de la bibliothèque, l'oreiller. Un crucifix surmonte le chevet, affirmant la conversion de Jacques Copeau, dont la fuite en Bourgogne puis l'installation à Pernand ressortent à une crise mystique. Sur la bibliothèque opposée aux fenêtres, des photographies à nouveau rythment les rayonnages, trois petites tables encadrent le lit, délimitant une première aire, celle du repos -de la méditation ?. Dans le cliché de 1950, un téléphone posé sur la table à droite du lit et le poêle semblent faire pont avec l'espace de

[3] Jacques Copeau, Journal (1916-1948), tome II, Paris Seghers, 1991, p 460, 514, 529, 540-541. Merci à Eric Perruchot pour l'ensemble des références.

travail plus lumineux. *De facto*, par la présence des deux fenêtres, la présence des livres s'estompe. A la différence du lit, les rayonnages ne bordent pas le bureau, ni ne le surplombent. Ce sont des cadres, des reproductions, qui trouvent leur place derrière la table que flanque deux fauteuils. Sur le mur latéral gauche un masque (japonais ?) fixe la table, une statuette posée sur le poêle renchérit le dispositif. Celle-ci, comme la lampe sur la table a pu être placée ici après-coup. Quoi qu'il en soit, ces objets construisent une atmosphère que l'on pressent intime. La chambre bureau n'a pas vocation à recevoir les visiteurs : du moins, ni le Journal, ni le Journal de bord des Copiaus n(évoquent de telles scènes.

La saturation des rayonnages autour du lit contraste avec la partie bureau, davantage dépouillée et ouverte sur le monde. Il y a deux espaces distincts dans la chambre. Commençons par la partie bureau où les livres sont moindres. Si Jacques Copeau ne se croque pas au travail, si le *Journal de bord des Copiaus* se contentent seulement de laconiques annotations telles « le Patron travaille », celui-ci a pourtant donné pour le *Figaro littéraire* en 1941, une description apte à guider l'analyse de l'organisation de la chambre :

> *« Un grand paysage se développe devant moi. Depuis près de vingt ans que je le contemple, il s'offre toujours nouveau. Je le découvre chaque jour. Et la surprise et la reconnaissance mettent un frémissement qui me soulève dans l'habitude dont je tire mon apaisement.*
>
> *C'est une ouverture presque infinie dont le mystère varie selon l'heure et la saison. Deux collines parfaites l'encadrent, chargées de leurs faix bien ordonné de vignobles, entre lesquelles le petit ruisseau qu'on devine tire un rideau de peupliers. Mais le regard passe outre, vers Beaune et Volnay, vers Meursault et Montrachet. A l'extrême horizon, le pays se relève. C'est la ligne du Jura. Mais la pensée s'engage sur la plaine invisible, en direction de la Saône qui s'étale, du Rhône qui roule, et de la mer.*
>
> *La petite route nue qui serpente est le seul lien tangible qui nous unisse au monde. C'est elle qu'on observe et qu'on scrute quand on attend un voyageur, ou un enfant qui s'est attardé, ou le vieux prêtre qui, chaque dimanche, vient à pied jusqu'à nous pour dire la messe et pour parler de Dieu au gens d'ici qui en ont tant besoin. (…)* [4] *»*

La description glisse ensuite sur le théâtre au village, et l'on comprend que de son bureau Jacques Copeau étreint un paysage comme l'ensemble des activités de ses comédiens du temps des Copiaus. Le bureau-table où il écrit, reprend des textes de comédie comme des essais plus théorique, est ainsi le lieu d'une ouverture sur le dehors, sur l'identité sociale du metteur en scène

[4] Jacques Copeau, Ma Cuverie, *Le Figaro littéraire*, 24/25 octobre 1942, p 3.

et Patron. Ce caractère frontalier de l'espace s'énonce aussi par la présence du masque, les reproductions : le bureau est le lieu social -et lumineux- du metteur en scène. Ces qualités contrastent alors avec le lit et les bibliothèques qui délimitent un espace plus intime :

> *« Quand je suis chez moi, à Pernand, dans ma chambre, ma bibliothèque est pour moi un constant reproche, un défi perpétuel. Elle renferme beaucoup de livres que je n'ai jamais lu, qui ne sont même pas coupés, beaucoup que je n'ai fait qu'effleurer. Toujours cette politique d'insecte entasseur de biens, de provisions pour l'avenir, cette infirmité de remettre au lendemain, d'imaginer le futur loisir, cette avarice. Maintenant je suis relativement paralysé par ces témoins de mon ignorance. C'est pourquoi mon esprit n'est jamais aussi actif que travaillant sur des données incomplètes, sevré de sources, contraint de se mettre en œuvre tel quel. « Jouer avec des cartes qu'on a en main », disait Gide.*[5] *»*

Ces lignes datent de 1939, indiquent un rapport contrasté à la bibliothèque de la chambre. La description jure avec la luminosité des lignes sur le paysage et, dans la métaphore de l'insecte « entasseur de bien et de provisions », on décèle quelque chose qui ressort de l'abri plus que de la bibliothèque privée de l'écrivain. Le bureau qui s'ouvre au monde, et dont la pénombre dans la partie chambre vaut grotte est l'expression même du retrait de Jacques Copeau de la scène théâtrale, qu'il anime par ses écrits, ses élèves.

Un imaginaire hétérotopique.

Si l'on creuse la métaphore de l'abri, on croise sur cette question de la bibliothèque l'hétérotopie foucaldienne. L'espace de la chambre où l'intime s'entrecroise aux rayonnages, et plus largement la maison, Copeau l'évoque à propos de sa lecture de *Moby Dick* et de Melville. Il écrit, à propos de celui-ci, après s'être comparé au vieux marin :

> *« il a bien l'air d'être emprisonné dans un lieu dont il ne peut sortir, par exemple un bateau, avec quelques bouquins et quelques vieux papiers, quelques dessins, quelques objets évocateurs, et de faire feu de tout bois dans cette turne, pour l'intérêt de son histoire, pour son échauffement*[6]*. »*

Michel Foucault écrit des lieux hétérotopiques qu'ils sont parfois sacrés, intimidants, liés à une crise, que les bibliothèques qui fonctionnent par accumulation de temps sont souvent

[5] Jacques Copeau, *Journal*, Paris, Seghers, 199&, p 460

[6] Jacques Copeau, *Journal*, Paris, Seghers, 1991, p 578.

hétérotopiques et hétérochroniques. Une part de ses caractéristiques surgissent sous la plume de Copeau, au premier chef l'effroi devant le livre :

> *« A Paris ce qui me désorganise ce sont les contacts multipliés, et c'est surtout l'occasion de la luxure. Ici, ce sont les livres, la présence de tous ces livres que j'ai accumulé sans aucune méthode, et que je n'ai jamais lus. Le besoin de connaître, l'ambition de tout recommencer, de soulever cette masse, d'absorber ce fleuve. Et le désarroi de ne savoir par où commencer, l'indolence à m'y mettre*[7]*. »*

Si ce désarroi n'est que celui des premiers jours du retour à Pernand après un voyage, il acquiesce à la piste hétérotopique, que l'on peut également lier à la crise mystique traversée par Copeau. Sa bibliothèque est ainsi clôture sur le monde social. Elle l'isole, l'effraie au présent et mesure au futur l'ampleur de ses manques, et circonscrit le renoncement à… ou plus exactement s'affiche comme le remords d'une ambition toujours caressée Il y a sans doute dans ce rapport à la bibliothèque, l'écho non de son *Journal*, mais de ses registres toujours biffés, raturés, dans l'horizon d'une œuvre qui adviendra à titre posthume par filiation. Dès 1919, il l'indiquait dans une note manuscrite conservée à la BnF :

> *« J'ai pris la résolution d'écrire au jour le jour et tant bien que mal une série de cahiers où je dirai tout ce que j'ai vu, tout ce que je pense et fais où je jetterai tout pêle-mêle : récits, portraits, mémoires, chapitres de romans, critiques, voyages, lectures, critiques, lettres, notes, etc. etc. C'est là que mes amis pourront me retrouver après ma mort*[8]*. »*

Jacques Copeau se tient à ce projet. Dans l'économie de Pernand, cette écriture au jour le jour s'effectue sans doute sur sa table-bureau, à mi-distance de son identité sociale de metteur en scène et des rayonnages intimidants des livres.

L'économie matérielle d'une bibliothèque.

L'imaginaire bibliophile de Jacques copeau, qui semble dans son désir de tout étreindre, au rève de l'homme universel de la Renaissance et mesure son échec est ainsi marqué dans l'espace du lieu. L'inventaire en cours, s'il ne permet pas encore de brosser un portrait en pied de Copeau en ses livres, autorise cependant la saisie de quelques gestes, soit une économie matérielle de la bibliothèque.

---

[7] *Ibid* p 514
[8] Fonds Copeau, B.N.F, 4-COL 1 *Journal*, note manuscrite du 26 juillet 1919.

Commençons par la constitution même. S'il est compliqué d'en discerner des pourcentages exacts, le mode d'acquisition des ouvrages semblent multiples : l'achat sans doute, le service presse, l'hommage. Ces deux dernières caractéristiques s'intégrant à la position occupée dans le champ littéraire et théâtral par Jacques Copeau, via son activité de critique, de traducteur et/ ou de préfacier, et sa stature de metteur en scène. Une fois achevé, l'inventaire devrait permettre d'affiner ces pistes, de circonscrire des réseaux. D'un point de vue chronologique, le critère de l'année d'édition, quoique biaisé, permet de repérer quelques pics : 1913, 1923, 1925. Trois dates qui ne sont pas anodines dans le parcours de Jacques Copeau. 1913, 'Appel et la création du Vieux-Colombier. 1923, la crise mystique, l'épuisement autour du Vieux-Colombier, le projet d'École qui murît pour 1924. 1925 scelle l'échec de ce projet, l'aventure autonome des Copiaus qui débute et une forme plus ou moins consciente et avérée chez Copeau de retrait sur l'Aventin et de tentatives d'écriture. Une remarque encore : ces pics chronologiques sont ceux du tiers des collections du bureau-chambre, ils peuvent aussi indiquer une forme d'organisation implicite de la Bibliothèque dans le cadre des écrits de Copeau des années Trente qui, autour du théâtre populaire, s'efforce de théoriser après-coup ce qui ne fut que pratique auparavant dans un cadre plus ou moins teinté d'autobiographie. Ce seraient les matériaux d'une écriture à venir.

Dans cet optique, quelques informations renseignent sur Jacques Copeau au travail. Statistiquement, l'inventaire en cours fait apparaître 20% d'ouvrages non coupés, vérifiant l'assertion et le découragement de Jacques Copeau, son caractère d'insecte qui amasse, qui prévoit, anticipe mais ne tient pas les promesses qu'il se fait. Le corpus est encore trop faible pour établir une corrélation entre ces ouvrages non coupés et les services de presse ou hommage, ce qui en l'état demeure sans doute l'hypothèse la plus plausible. De la même manière, les annotations méritent que l'on s'attarde, mais l'échantillon est encore trop faible. Elles ne sont ici que de 4% : est-ce un indice ou l'effet de l'inventaire. S'il s'agit d'un indice, cela renverrait à l'incapacité qu'exprime copeau à s'emparer des livres, comme aussi sans doute au rôle de son carnet, de ses collages dans l'horizon d'un texte à venir qui ne viendra jamais. La seconde hypothèse, celle de l'échantillon trop faible renvoie au statut des livres conservés dans cet espace intime : ils seraient moins des matériaux de travail, davantage des compagnons, parfois intimidants, parfois non lus mais à la lecture à venir…. D'autres gestes, comme la présence d'éphémères nécessitent une analyse plus fouillée quant à leur emploi, en regard des travaux et interventions de Jacques Copeau repéré par la bibliographie établie par Norman Paul[9].

[9] Paul, Norman.H, *Bibliographie de Jacques Copeau*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

Ces pistes invitent à considérer la thématique du patrimoine écrit appliquée à une bibliothèque privée. Celle de Jacques Copeau ne fabrique pas du patrimoine écrit, si l'on exclut la tension du lieu et du geste. Conserver l'ensemble des titres participe sans doute de la bibliophilie, quoique tous en son sein ne se valent pas. La donner comme collection suffit au label Maison des Illustres tant le patrimoine écrit est une catégorie de l'action publique (des bibliothécaires) plus qu'un concept. Ce qui rend cette bibliothèque patrimonialisable, au-delà du nom et de l'accumulation des titres, participe de la trace et de l'aura de son propriétaire. Le nom vaut patrimonialisation et la restitution des usages par l'argument du lieu, du temps, de l'action (Copeau écrivant), lisant) restitue un sens communicable. On conclura ainsi que la matérialité du patrimoine éceit, par ce qu'il éclaire de savoir-faire spatiaux, écrivant, se révèle dans l'argument des pratiques invisibles. Conserver n'est rien, faire savoir patrimonialise.

Vincent Chambarlhac, LIR3S CNRS 7366